

de Rouen à Dunkerque. Le *Tokai* a été abordé, dans la nuit de jeudi à vendredi, par le steamer anglais *Baron-Ardrrossau*. Le choc a été tellement violent que le *Tokai* a coulé en quatre minutes.

Quinze hommes ont péri. Quatre marins ont pu être sauvés par la corvette de pilotes hollandaise et ont été débarqués à Folkestone.

Les avaries de l'abordeur sont très graves. Les causes de la collision ne sont pas connues.

La musique Préobrajenski à Versailles

VERSAILLES. — La ville de Versailles a fait une réception enthousiaste à la musique du régiment Préobrajensky. Au théâtre, la salle était comble.

Après le concert, les sous-officiers du 11^e régiment d'artillerie ont offert, au mess, un punch de confraternité aux musiciens russes.

France et Russie

MAMERS. — Au commencement de l'année, le 115^e régiment d'infanterie russe envoyait au 115^e français un beau cadre renfermant toutes les photographies de ses officiers.

Cette politesse, en appelait une autre. Le colonel Cardot, qui commande le 115^e français, en garnison à Mamers, y a répondu par un cadeau de haut goût : il a fait réunir en un album, superbement relié, les photographies de ses officiers, qu'il a adressé aux camarades russes.

Argus

A PARAÎTRE

L'AUTOMOBILE VIMAR

Edition du « Figaro »

L'abondance des matières nous force à renvoyer à demain la suite des notes de voyage de M. Gustave Larroumet : A JÉRUSALEM.

LES THÉÂTRES

Opéra-Comique : *Sapho*, pièce lyrique en cinq actes, tirée du roman de M. Alphonse Daudet par MM. Henri Cain et Arthur Bernède, musique de M. Massenet.

J'ai toujours pensé que le drame lyrique, la comédie musicale pouvaient s'accommoder fort bien de la modernité du décor, du costume, de l'action et des caractères ; et, cela je le pense aujourd'hui comme je le pensais hier, comme je le penserai demain. J'ai fait, à cet égard, des expériences personnelles et je n'ai pas cessé et je ne cesserai pas de revendiquer par ma plume le droit pour le compositeur de réunir en une pièce de son choix les êtres qui lui plaisent, de mettre ces êtres dans le milieu d'humanité qui lui agréait, de les habiller à sa guise, de leur prêter le langage qui lui convient, sous certaines conditions, cependant, sans lesquelles, selon moi, notre art s'abaisse, passe à un rang peu digne de lui, devient même inutile ou, qui plus est, gênant.

A ce sujet, des flots d'encre ont déjà coulé. Je prévois que le torrent va bouillonner de nouveau, car l'ouvrage tiré par MM. Massenet, Henri Cain et Arthur Bernède de *Sapho*, le plus beau roman de M. Alphonse Daudet, ravive les vieilles discussions. Cet ouvrage, superbement interprété, a obtenu sur la scène de l'Opéra-Comique, grâce à ses deux derniers tableaux, je crois, un bruyant succès que je m'empresse d'annoncer et dont il est intéressant de rechercher les causes.

La théorie des opposants est celle-ci, résumée au plus bref : La musique, imprécise et, par cette imprécision, emportant tout dans le domaine de l'irréel, agrandissant tout, magnifiant tout, immortalisant tout en son envolée de rêve ; héroïque, et, par cet héroïsme, rejetant tout dans un vague recul d'espace, solennisant tout en sa noblesse d'expression, est impuissante à chanter notre humble existence actuelle, se rapetisse à notre contact et, près de nous, pauvres hommes de ce temps, déroge à sa majesté divine, à sa sublimité d'au delà.

A ces bonnes raisons, il est facile de répondre par d'autres que je résumerai également au plus bref. Le but suprême de l'artiste — que cet artiste soit écrivain, peintre, sculpteur ou musicien — est de traduire sur du papier blanc ou rayé, sur de la toile, dans le marbre, l'émotion de son âme devant la nature. L'artiste composant « de chic », comme on dit, un poème, un tableau, une partition sans y mettre le meilleur de son cœur heureux ou malheureux, est un faux artiste qui pourra, grâce à sa fantaisie, à son adresse, amuser la foule un moment mais non la conquérir définitivement et se faire aimer d'elle à travers les siècles. Qui n'a pas souffert sa propre vie dans son œuvre, qui n'a pas repleuré ses larmes, récréé ses joies ou ses douleurs, assis à sa table ou appuyé à son chevet, n'est pas digne de tenir à la main une plume ou un pinceau. De quel droit, alors, défendez-vous au musicien d'aller chercher ses modèles là où l'écrivain, le peintre et le sculpteur les prennent, et pourquoi lui supprimez-vous les libertés que vous accordez aux autres ? Mieux encore que ses sœurs en idéal, la musique est une confidente directe d'âmes et le jardin mystérieusement fleuri d'où elle s'élance n'a point de bornes. Si celui-ci chante moins mal les passions de son époque, les ayant ressenties, que celles des âges défunts, les ignorant de façon absolue, laissez-le faire, car c'est vous qui rapetissez notre art à lui contester l'infinie puissance expressive, à lui refuser la gloire d'être de tous les temps, de tous les pays, à le reléguer dans la brume du passé, tandis qu'il devrait marcher à la tête des autres arts, vers le soleil de l'avenir.

Cependant, si la musique peut fort bien s'accommoder d'un sujet actuel, il faut que ce sujet soit élargi par une grande idée humaine qui le traverse, le généralise, l'élève très au-dessus de l'anecdote exceptionnelle, et nécessite ou au moins justifie le langage des sons. Sans quoi, je le répète, l'inutilité du chant et des symphonies apparaît cruellement avec la gêne, l'entrave qu'apporte en certains cas ce langage. A cet égard, la *Sapho* de M. Alphonse Daudet, comme la *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost, dont M. Massenet a fait son chef-d'œuvre, se prêtait parfaitement à une adaptation lyrique. Le poème de l'amour est éternel et universel. Devenu, par la modernité des êtres et de leurs sentiments, le poème du « collage » — qu'on me passe le mot — il prend à nos yeux une signification plus terrible, plus haute, plus frappante encore, et des feuillets du roman sort un souffle de sensualité énorme et fatale qui suffirait à déchaîner les tempêtes de l'orchestre. Et c'est le poème de la rupture aussi et surtout. — Ah ! qu'elle est émouvante

et profondément, et foncièrement musicale, cette rupture tragique dans le bois frissonnant, vivant, souffrant et chantant ! Mais, pour s'accorder avec le système instrumental et vocal choisi cette fois par le compositeur, les librettistes, tirant du livre des épisodes fameux, en arrangeant d'autres à leur façon, ne nous montrent, au moins dans les premières scènes, que l'extériorité, le pittoresque, si j'ose dire, du drame. Et ce drame, heureusement, est si humain, si vrai, si éternel et si universel, qu'il a emporté avec lui les trois auteurs et que, commencé en des conditions, à mon sens, peu favorables à la musique, il s'est achevé, généralisé alors, élargi par la grande idée qui le traverse, dans l'émotion et, ce qui ne gâte rien, n'est-ce pas ? et ce que j'ai déjà annoncé, dans le succès.

On connaît la souplesse de M. Massenet à se transformer tout en restant lui-même. Nous croyions n'ignorer aucune des faces de son talent et nous nous trompions, car sa dernière partition, à la signature de laquelle on ne saurait se méprendre une minute, ne ressemble nullement à ses aînées. J'ai parlé du système vocal et instrumental choisi, cette fois, par le compositeur. D'une netteté parfaite, ne permettant nulle équivoque, il est appliqué avec une rigueur extraordinaire, une volonté étonnante. Le chant reste le souverain maître, l'unique dispensateur de l'effet cherché et trouvé, et l'orchestre, son humble esclave, l'accompagne, le soutient, sans jamais avoir un rôle prépondérant ou actif. Le quatuor à cordes, la plupart du temps, est en jeu et, de son fonds harmonique, jaillit ça et là quelque trait de flûte, de hautbois, de basson adapté à la scène en train, mais non issu de thèmes générateurs. Donc, point de symphonie dessinant des caractères, enveloppant le drame ; la parole notée plus ou moins simplement. On va voir que la pièce, comme je l'ai dit, s'accorde à merveille avec ce système musical.

Après le bref prélude, en la fête travestie donnée par le sculpteur Caoudal, l'étudiant Jean Gaussin rencontre Fanny et, ne se souciant pas de savoir quelle est cette femme, se laisse emmener par elle. Des cris, des danses, des rires, et la toile tombe sans que l'orchestre ait eu le temps, comme le romancier l'a fait dans le court et saisissant récit de la montée de l'escalier, par exemple, de résumer « l'histoire » en en laissant pressentir la « moralité ».

Maintenant, le père et la mère de Jean — l'oncle Césaire et la tante Divonne du livre — venus du clos familial, accompagnés de la petite cousine Irène, installent le jeune homme dans son nouvel appartement de Paris. Ah ! quel gentil couple formeront plus tard ces deux enfants qui roucoulaient de tendres duos en évoquant les souvenirs d'autrefois ! Avant de quitter leur fils et de retourner en Provence, les parents prêchent la fidélité au travail sous la vieille lampe protectrice. A peine ont-ils disparu que Fanny arrive, prend leur place au foyer, chante la chanson de Magali — la vraie, qui est si belle — et le rideau baisse pour la seconde fois.

A Ville-d'Avray, au restaurant Cabasud, Jean et sa maîtresse se trouvent avec Caoudal et sa bande d'artistes et de viveurs. Fanny s'étant éloignée un instant, on raconte à l'étudiant le passé de la jolie fille, Sapho, qui, posant pour tous, peintres, sculpteurs et graveurs, appartenait à tous. Un de ceux-là, dont elle eut un enfant, fit un faux pour ne pas la laisser manquer d'argent, et il fut condamné, et il est encore en prison. Et voilà la femme qui, couverte d'injures par son amant, le chasse et traite de canailles les dénonciateurs et les lâches.

Jean s'est réfugié chez ses parents, en Provence. Voici enfin un gracieux tableau de mélancolie musicale. Au loin résonnent les flutiaux et les tambourins du pays. L'homme est très triste et il n'accepte pas plus les consolations de sa mère qu'il n'écoute les paroles ingénues de la petite cousine Irène. Resté seul, il aperçoit une femme qui accourt. Elle se jette dans ses bras et il est repris, et il va fuir avec Sapho, lorsque Divonne, sévère, l'arrête. Et la femme, désespérée, part seule, tandis que résonnent encore au loin les flutiaux et les tambourins du pays.

A présent, dans la maison du bonheur mort, après quelques accents navrés de l'orchestre, Sapho, un jour d'hiver, est au coin de son feu, brûlant les chères reliques dont elle veut se séparer pour aller retrouver le faussaire et son enfant. Une saisissante déploration des altos accompagne cette scène. Mais l'amant revient vers la maîtresse, et de mauvais mots d'amertume jaillissent de sa bouche. Brisé de fatigue et d'émotion, Jean s'endort, et, pendant qu'on le berce doucement, tendrement, il rêve au « plus tard ». Allons, courage, que l'adieu se fasse par une lettre et que tout soit fini pour jamais ! Et, sans réveiller l'homme, la femme met son manteau, envoie le baiser suprême et disparaît. Et cela est très impressionnant, et peut-être M. Massenet ne nous avait-il point encore donné, en aucune page de son œuvre, déjà si considérable pourtant, quelque chose d'aussi simplement douloureux que ce dernier acte.

Mais il est temps de parler des interprètes. Je nommerai d'abord Mlle Calvé qui, à mesure que l'ouvrage s'élevait, s'élargissait, en a suivi le mouvement de la plus remarquable façon. On a coutume de dire de cette artiste qu'elle possède un extraordinaire tempérament tragique. On le dira encore et on aura raison, et on ajoutera désormais qu'elle est une grande chanteuse. En effet, le rôle de Fanny n'a pas été seulement joué avec des moyens exceptionnels maintes fois appréciés, il a été chanté avec une science consommée et, aussi, avec une patiente recherche du détail qui ont conquis la salle et l'ont fait éclater en longs applaudissements. J'aime beaucoup l'émotion naturelle que donne à la mère Mlle Wyns, et la gentillesse naïve que prête à la petite cousine Mlle Guiraudon. M. Leprestre est chaleureux à souhait en Jean Gaussin, et les personnages de second plan sont bien représentés par MM. Marc Nohel, Gresse, Jacquet et Dufour. L'orchestre de M. Danbé se dépense cette fois plutôt en fins accompagnements, en élégies mélancoliques, qu'en verveuses et brillantes symphonies, et il le fait de la bonne manière. Les chœurs de M. Carré paraissent à peine. Décors, costumes et mise en scène sont curieusement pittoresques.

Alfred Bruneau.